Document généré le 6 nov. 2024 23:18

Brèves littéraires

L'Esthète

Alix Renaud

Volume 8, numéro 2, hiver 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/6106ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Renaud, A. (1993). L'Esthète. *Brèves littéraires*, *8*(2), 72–75.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ALIX RENAUD

L'Esthète

Se reconstruire, peut-être...

Il a sept ans et s'appelle Jean-Yves Turgeon. Tout le décor est flou, mis à part ce petit coin familier du salon, près de la fenêtre ouvrant, l'été, sur la rue Laurier, en deçà des Plaines d'Abraham, en deçà de ces arbres, de ces bosquets et de ces creux où s'épandent les fantasmes d'un enfant cloîtré. L'été au cœur, l'été au corps et dans la tête. Malgré ce grand vent floconneux de décembre qui hurle sur la ville. Rideaux de crêpe gris tirés sur la nuit hivernale. Et, sur le guéridon de chêne sombre flanqué de deux chaises droites, un chapelet aux grains taillés s'est lové comme un serpent noir contre le flanc d'une grosse Bible fatiguée. Le globe rosâtre fixé au mur noie tout cela dans le halo faiblard d'une lumière pourtant chaude comme un ventre.

Mais plus que la fenêtre d'où s'envolent les rêves de l'été, plus que le guéridon de chêne, plus que le chapelet même, cette Bible sévère l'obsède. Elle traque ses moindres fautes, ses moindres pensées, le poursuit, l'accable. Il sait les mondes grouillant dans ces pages fleurant l'huile d'olive, la poussière et l'encens. Il sait la fureur d'un Dieu bon qui vous extermine d'un geste les peuples idolâtres. L'amour divin tonnant sur l'horizon en flammes, et des cris, le bruit des batailles. Les hommes d'Israël tombant, blessés à mort, sur la montagne de Gelboé. Et des Philistins massacrés. Et cette nuit où *l'ange de Yahvé fit périr dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes...*

Souvent, poussé par ce qu'il croit être une intuition, Jean-Yves ouvre d'un geste brusque le Livre et s'étonne, un peu déçu, de n'en pas voir jaillir des flammes et du sang.

Il a sept ans. Sa mère est vieille. Il l'a toujours connue vieille et, des chevilles au menton, vêtue de crêpe noir. «Le deuil de ton père, mon chéri. Son âme a tant besoin de nos prières et de nos sacrifices !... Si tu savais !...» Elle est une Bible qui parle. Ses ongles jaunes rappellent les pages cornées. Ses yeux naturellement tristes ne s'éclairent qu'au moment d'évoquer les châtiments divins. Sa voix s'élève, alors, et claironne, et s'en va résonner dans tous les coins et recoins de la vaste demeure où règnent les ténèbres et l'humidité. L'enfant gémit. Une peur délicieuse lui chatouille l'échine. De petits frissons furtifs s'égarent dans sa chair. Protégé des forces du Mal, il savoure la quiétude frêle du halo faiblard, sa coquille. Il serre un peu les poings, ses narines frémissent, la sueur perle à ses tempes. Il halète un peu, rituel oblige. Mais son regard peine à décoder les tressaillements de Marguerite, dont les mains desséchées, aux veines noueuses, se crispent spasmodiquement sur le bord du guéridon et, tout soudain, dérapent pour s'agripper à la Bible.

Jean-Yves n'en peut mais.

Les lèvres de sa mère n'ont plus la couleur des feuilles mortes. Elles ont rosi sous l'effet de l'émotion, éclairant tout le visage, lavant tout le visage de sa tristesse millénaire, de ses rancœurs et de ses rides. On dirait une jeune fille, on dirait presque une enfant. Jean-Yves halète de plus belle. Il criera. C'est bien trop pour une âme d'enfant. Toutes ces flammes, tous ces démons qui piaillent et se sauvent, la queue basse, à travers la maison. Les tortures, le sang, la poussière détrempée de sang, Yahvé Lui-même qui parle par la voix du tonnerre, et d'autres flammes, des cris, et ces tridents brandis, et ce soufre brûlé qui vous prend à la gorge... Trop, trop pour une âme d'enfant !... À un moment précis, oui, son propre cri le libèrera...

Il fut sur pied avant d'avoir crié, avant même d'être réveillé. Le pyjama mouillé, poisseux de sueur, collait à sa peau. Il retomba sur le petit lit de fer, assis cette fois, et se prit la tête dans les mains. C'est ainsi qu'il fallait faire.

Un carré de verre dépoli diffusait dans la pièce le jour chiche d'une ampoule encastrée dans le mur du fond, près de la fenêtre aux barreaux gros comme des bras.

Quand il promena son regard autour de lui, ce ne fut pas dans l'espoir de découvrir un autre décor, mais bien avec la certitude de pouvoir ajouter encore à l'horreur de la situation. L'imagination aidant. Il tenait de sa mère un certain goût du drame qu'il n'eût jamais avoué.

De l'autre côté de l'étroite allée où se pointait le gardien à intervalles réguliers, dans la cellule qui faisait face à la sienne, un vieillard dormait sur le dos, jambes écartées. Ses lèvres remuantes semblaient moduler un râle s'extirpant, sporadique et douloureux, des tréfonds d'un être épuisé. Nestor. Le premier crime de cet homme était sans doute de porter un nom de chien.

Maintenant, tout à fait éveillé, Jean-Yves se remit debout, fit quelques pas sans but, puis s'approcha des longs barreaux joignant le sol au plafond. Il contempla un instant la serrure et se demanda quel esprit tordu avait inventé ça. Il avança un peu la tête entre les barreaux, regarda des deux côtés. Pas âme qui veille. Une machine lointaine ronronnait doucement dans l'immeuble. En tendant un peu l'oreille, on croyait percevoir la musique anonyme d'un transistor. Il revint lentement à son lit et s'y allongea. Il tâcherait de garder les yeux grands ouverts le plus longtemps possible, reculant le moment d'affronter à nouveau ce cauchemar fait de souvenirs et de haine. Mais Marguerite reviendrait encore dans sa robe de deuil éternel, le regard chaviré dans l'éblouissement d'une joie insane. Et lui, Jean-Yves, retrouverait ses sept ans réfugiés au bord d'un gué-

ridon maléfique, dans le halo faiblard d'une lumière douce et chaude comme un ventre...

Il a sept ans et s'appelle Jean-Yves Turgeon. Ils se font face, elle et lui, de part et d'autre du guéridon. Marguerite a ouvert le gros Livre noir. Elle lui lit quelque chose qu'il n'entend pas. Mais il sait. Elle parle de l'Amour, du Fils unique mort sur la croix. Il perçoit ses propres halètements comme des bruits de sabots dans la vallée des Rephaïm. Car les temps se confondent, et les choses, et les êtres, Ève et Booz, Ruth et Caïn, Adam et Dalila. Moïse et Balkis, reine de Saba. La pomme sur la Croix. La Croix dans le jardin, en Éden. Et son vertige à lui, Jean-Yves. L'enfant s'agrippe au guéridon pour ne pas tomber. Il murmure, confus, que tout va bien. Elle parle, il l'entend, répond sans bien savoir quoi et revient peu à peu à la réalité. Elle referme le Livre noir, le pousse un peu de côté et se penche. Elle sourit le plus tendrement qu'elle peut pour conclure :

– Ainsi, nous disons que Jésus-Christ nous aimait tellement qu'Il est mort sur la croix pour nous sauver !... Nous tous !

Elle a les yeux immenses, le visage lumineux. Ses lèvres serrées livrent en un mince sourire le secret d'une jouissance intime. Et c'est d'une voix presque inaudible que Jean-Yves lui fauche l'extase :

– Alors... quand on aime quelqu'un, il faut mourir ?

(extrait de *L'Esthète*,
roman à paraître)